

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 24

Artikel: Les patois romands
Autor: Surdez
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je n'en demandai pas davantage et me conformai scrupuleusement à ces instructions.

J'ai été puni par la faute d'un camarade qui, pendant une corvée, avait renversé un bidon de bouillon sur la jambe gauche de mon pantalon d'exercice. J'ai été puni pour d'autres peccadilles. Jamais mon fusil ne m'a valu la moindre observation.

Le jour où on me le fit démonter, j'éprouvai une grande joie. Enfin, j'allais savoir. Enfin, j'allais connaître intimement l'âme mystérieuse de mon compagnon !

Guidé par le chef de chambrée, j'enlevai successivement le verrou, l'érou, la tige de percussion, le fragile ressort, centre de tout le système, précieusement enveloppé dans sa gaine d'acier, l'extracteur, la tête mobile. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'étonnante harmonie présidant au fonctionnement de ces divers organes.

Ma surprise se changea en admiration lorsqu'on m'eut expliqué le mécanisme du magasin. Les cartouches de réserve venant méthodiquement se placer une à une devant la culasse, introduites par celle-ci dans la gueule béante du tonnerre, rejetées ensuite par l'extracteur, remplacées jusqu'à épuisement de la provision. Je demeurai confondu de tant de précision, d'une concentration si merveilleuse de tous les efforts vers le but final. Je goûtais une joie infinie à contempler cet organisme à la fois si simple et si compliqué, véritable chef-d'œuvre de logique et de raison.

Plus tard, au tir à la cible, nous fîmes plus ample connaissance.

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui s'empara de moi lorsque mon tour arriva d'épauler. Au commandement de « Coup ! » donné par l'officier, je fermai lâchement les yeux dans l'attente vague d'une catastrophe. Une légère commotion à l'épaule, une détonation sèche à l'oreille et ce fut tout. Mes frayeurs de tout à l'heure étaient ridicules. Néanmoins, il me parut que je venais de faire un grand pas dans la vie. Je n'étais donc plus un enfant, puisqu'on me confiait une arme et des explosifs capables de semer au loin la mort. Cette constatation flatta mon amour-propre infiniment.

Ce premier tir fut suivi de beaucoup d'autres. Des relations toujours plus étroites s'établirent entre mon fusil et moi. J'étais au courant de ses faiblesses. Il n'ignorait point les miennes. Je savais par exemple qu'à 200 mètres il en faisait à sa tête et manquait assez régulièrement le but, qu'à 300 mètres, il portait un peu bas, qu'à 400 mètres en revanche, dans la position du tireur couché, il sortait toujours brillamment de l'épreuve. Ah ! ces tirs à 400 mètres, ce qu'il nous ont valu à l'un et à l'autre d'intimes satisfactions, de caressantes fiertés !

Mais c'est encore au feu de magasin, isolés dans l'étourdissante griserie des détonations, que nous nous comprenions le mieux. Je l'étrai-gnais nerveusement, passionnément, et lui, telle une fouguese amante, se rapprochait davantage, se logeait plus profondément contre ma poitrine et mon épaule, pénétrait dans ma chair... Nous ne formions plus qu'un seul être emporté par la même ivresse de massacre et de destruction. Je sentais vibrer ses muscles d'acier, tressaillir son âme métallique. Je percevais dans les heurts nés du va-et-vient rapide de la culasse comme un bruit de baisers, comme une sanglante chanson d'amour... Et dans ce déchainement de folie, je l'entendais me répéter sans cesse :

— Tire ! mais tire donc ! Feu ! Feu ! Tue ! Tue ! N'entends-tu pas monter autour de toi l'hymne annonciateur de la victoire ? Tu accomplis une œuvre belle et méritoire. Tu défends ta patrie, ta famille, l'héritage sacré des ancêtres. N'est-ce pas qu'il ferait bon mourir dans cette odeur de poudre, dans ce fracas des

armes, dans ce majestueux tumulte de la bataille ? N'est-ce pas qu'il serait doux de tomber soudain et de mourir dans la joie du sacrifice librement consenti ? La vie n'est vraiment belle que quand on va mourir !

Mon fusil ne me disait sans doute pas ces choses aussi clairement. Mais je comprenais à deni-mot et j'ai la conviction que ce sont bien là les phrases brûlantes dont il enflammait mon cerveau et mon cœur.

Depuis que nous vivons ensemble, nous avons franchi de compagnie, sous le soleil et sous la pluie, de rudes étapes. De nuit, nous avons monté des factions solitaires, à l'orée des bois, dans le grand silence des choses.

Souvent, son amitié me parut un peu lourde : six kilos et des grammes et, dame, dans les montées... Il m'arriva parfois de le trouver indiscret. Je lui en fis le reproche avec des brutalités, de gros jurons orduriers qui me soula-geaient... momentanément. Jamais il ne s'offensa de mes incartades. Confiant, il s'abandonnait à mon épaule, sachant bien que je ne l'abandonnerais pas, que nous étions liés l'un à l'autre par tout un passé de souffrances et de joies. Il ne se trompait pas. Le soir, au cantonnement, j'oubliais mes rancunes. Je le nettoisais et lui donnais sa pitance journalière : un peu de graisse sur un chiffon. Dans les granges où nous passions la nuit, je découvrais toujours un coin pour le loger à l'abri des heurts et des bousculades. Une fois, et bien que ce fût défendu, je fixai, pour le distinguer des autres, un cordon rouge à l'anneau de sa bretelle.

Il me sembla dès lors qu'il m'appartenait davantage.

De retour au foyer, j'accrochai mon fusil à la muraille, au-dessus de mon lit. Chaque soir, mon dernier regard était pour lui. En le voyant, je songeais aux camarades, aux longues marches par monts et par vaux, aux mille incidents qui font le charme de la vie des camps. Au moment d'éteindre la « camoufle », j'adressais à mon compagnon un sourire amical. Et lui me répondait, dans ce langage que j'étais seul à

— Bonne nuit, vieux, bonne nuit !

Et sous sa protection, je m'endormais paisiblement...

Cette amitié d'apparence si solide faillit néanmoins se rompre pour toujours. Un soir, je saisis mon fusil et le lançai brutalement au fond d'une armoire.

C'est toute une histoire que, si vous le voulez bien, je vais vous conter. M.-E. T.

(A suivre).

AUTOUR D'UN DEMI

Nous recevons les lignes que voici :

« Vous savez pas, Messieurs du *Conteur* de quoi on parlait, l'autre soir, entre quelques-uns, à l'auberge de commune. ?

» Dévinez-voilà... Oh ! y faut que je vous le dise ; vous ne trouverez jamais ça tout seuls, tout malins que vous êtes, à ce qu'on prétend.

» Eh bien, donc, on venait de lire sur les papiers que quelques citoyens d'un village de La Côte — oui, c'est bien à La Côte je crois — avaient fait les vignes d'un vigneron malade. Oh ! mon tère, c'est pas la première fois qu'on ça voit. Pour moi, je suis sûr que si jamais je venais malade et à mourir, les voisins me feraient mes champs et ne laisseraient pas mon gouvernement et les bouèbes dans le pétrin.

» D'ailleurs, y a rien là de bien extraordinaire. Ce serait rudement triste, tout de même, si on ne pouvait pas se rendre un petit service dans le malheur. Avec ça que la vie n'est déjà pas si amusante. Et puis, est-ce qu'on est pas tous de la même pâte ?

» Alors pour en revenir à ce qu'on disait, y en a un de nous qui fait comme ça :

— Je me demande là si on pourrait vivre sans amis ?

— Vivre sans amis ? Jamais de la vie. On serait jolis. Qu'est-ce qu'on ferait quand y faut une caution pour la Banque ?

— Oh ! dis-voilà, François, les amis, ça sert pourtant pas seulement à signer des billets. Y a aussi le plaisir, l'amitié, quoi !

— C'est sûr ! il y a l'amitié. Et puis que c'est ma foi peut-être bien le principal. En tout cas, moi je dis qu'on pourrait pas vivre sans amis.

— Y a pourtant bien des gens qui n'en ont pas.

— Qui ?

— Les Allemands, pardi !

— Laquelle ! Alors, tu t'imagines que les Allemands n'ont pas des amis, comme les autres gens. Tais-toi, patifou !

— Mais, enfin, as-tu pas lu sur les journaux qu'à leur Grand Conseil, le « Reichstag » comme y l'appellent, le chancelier ou bien le ministre de la guerre, je ne me souviens plus au juste, a dit : « Y a pas, y faut nous armer jusqu'aux dents, parce qu'on a tout d'amis en Europe ! »

— Jules au maréchal a raison ; j'ai aussi ça lu sur les papiers.

— Oh ! bien ma foi, si c'est vrai, pitié ! Pauvres Allemands ! »

JEAN-PIERRE.

La livraison de *juin* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La fin de la vieille logique et l'essai d'une méthode nouvelle, par Paul Stapfer. — Contes lorrains. La moisson, par Emile Moselly. — Les grands écrivains de la Suisse allemande au XIX^e siècle. Dramor, par Virgile Rossel. — La réorganisation de l'armée française, par le lieutenant-colonel Emile Mayer. — Croquis de port, par Aug. Vautier. — Les mœurs des termites champignonnistes de Ceylan, par le Dr Bugnion. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Cinquième et dernière partie) — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du Tome LXX.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :

Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

LES PATOIS ROMANDS

Nous avons, samedi dernier, reproduit, d'après le *Jura du dimanche*, un article de M. le Dr Bessire sur la comédie, *Le Celégie* (Le *Cerisier*), de M. Surdez, instituteur, aux Bois. Voici, d'après le même journal et à titre de spécimen de patois du Jura, un fragment, avec traduction, de la première scène de ladite comédie. Ceux de nos lecteurs qui seraient justement curieux de lire en entier la jolie comédie de M. Surdez, la trouveront dans le *Jura du dimanche*.

LE CELÉGIE

Pièce patoise en in aicte.

(Patois di Ciôs di Doubs)

Dgens : MAYANNE, véye paysainne ; — PAUL, vintgans, son bouebe ; — GRÉGOIRE, véye paysain ; ADELE, vintg ans, sai baichate.

Lai scène représente doux ciôs d'ivô tieutchis, séparaies pain in bairre d'épinnes ; è gâche è peus ai droite, entraies de doux mâjons de paysains, servaint de coulisses ; à moitan de lai bairre se drasse in gros celégie tieuvie de fruits maivus. Fonds représentaint aito int ciô d'ivô, pus loins, in cieutchie.

SCÈNE I

se pése ai droite de lai bairre d'épinnes ; lai san gâche de lai scène ât inoccupaie.

ADELE, sietâie chu inne souetche de bainc, de côté inne pouetche servaint d'entraie in inne mâjon de paysain et pai cheute de coulisse de droite ; in sai de pomates ât en ses pies ; dains in penie posâie de côté lé elle bote les piaintons qu'elle aipointe en copain d'aipré les euyes, les pomates en doues ou trâs patchies. Son hayon ât rébrais-sie et elle poêche inne boillate noukaie dôs le menton.

ADELE

Lai vie ât poêchaint drôle... Aivaint lai drriere fête Des bouebes y me riôs ; y n'aivôs niun en tête... En Paul, note vegîn, (peut-on craire ci boé ?) Y muse mitenaint et lai neuf, et le djôé...

